

Jean-Luc Nancy

Il nous faut...

Imagine la poésie. Tu es mal armée pour en parler. Mais je ne te demande pas d'en parler, je te demande de l'imaginer.

Il n'y a pas d'image. Ou bien il n'y en a qu'une : l'image de la bonté divine à l'œuvre de sa création, à l'œuvre de faire un monde par la puissance nue de son verbe. Quel dénuement, et quelle puissance ! Mais est-ce une image ? Montaigne dit de la bonté divine qu'il la faut imaginer inimaginable. Veux-tu que j' imagine la poésie inimaginable ? Ou bien, imagination morte, imaginer ?

Il y a un rythme de la phrase, un rythme de la déclaration, il y a un ton de l'adresse, un ton de la destination, il y a un timbre de l'élocution, un timbre de la voix. De la déclaration, de la destination et de la voix il n'y a rien à imaginer. On n'invente pas la poésie.

Elle n'a jamais été une invention humaine. Ce n'est pas un procédé, ce n'est pas une technique. Ce n'est pas non plus la littérature, si la littérature est une invention du monde moderne. La poésie est immémoriale. On pourrait la dire plus ancienne que l'homme, s'il y avait quelque chose de plus ancien que l'homme. Mais l'homme, fût-ce en tant qu'animal, est plus ancien que l'homme (et que dire de toi ? Il n'y a rien à en dire, mais c'est à toi qu'il faut parler ; cependant, on ne sait pas très bien qui parle). La poésie n'est pas plus ancienne que le travail de l'homme. Elle naît d'un travail exigeant, exact, exténuant. Ce travail ne s'apprend pas, il ne s'improvise pas non plus. Ce n'est pas un travail, sans être un jeu, ni une magie.

La poésie est inimaginable, car elle seule ne se sert pas des mots en qualité d'images. Partout ailleurs, et dans le langage courant lui aussi, les mots font image, plus ou moins fréquemment, plus ou moins savamment, mais ils font image. La poésie se définit par le refus ou l'abandon des images. Lorsqu'une pièce littéraire fait crédit aux images, se sert des mots en tant qu'images, on peut être certain, aussi superbe soit l'ouvrage, que ce n'est pas de la poésie. C'est alors ce que Bataille appelle « la tentation gluante de la poésie ». C'est la tentation d'attraper l'indicible avec la glu des images.

Mais l'indicible est encore une image. La poésie ignore la représentation ou l'évocation de l'indicible. Elle est rigoureusement coextensive à l'aire entière du langage, qu'elle ne déborde nulle part. Et elle ne consiste en rien d'autre que dans la tâche de mesurer cette aire, d'en faire le relevé complet, d'en repérer et d'en inscrire les bornes. Le poète se reconnaît à son pas d'arpenteur, à sa façon de parcourir un territoire de mots non pour y faire des trouvailles, ni pour y semer des récoltes, ni pour y bâtir des édifices, mais seulement pour le mesurer. La poésie est un cadastre, ou bien une géographie.

C'est pourquoi l'idée (l'image) de la création ne lui convient pas. A la poésie, la terre est donnée, un héritage dont quelqu'un doit faire le relevé. Il n'y a rien d'autre à relever que ceci : que la terre est donnée, que tu es là, que je suis là (ailleurs, toujours, inexorablement), et que les mots excèdent la terre et les places qu'elle nous assigne, qu'ils les excèdent et les épuisent, et que pourtant, en même temps, les mêmes mots défont devant elles. Je reste là, tu restes là, ailleurs. Les mots ont relevé nos positions.

La poésie est faite de la patience de supporter et cet excès et cette défaillance. C'est pourquoi la poésie est infiniment rare. Une telle patience et une pareille épreuve ne sont pas à la mesure de la vie quotidienne — qui est cependant tout ce que la poésie doit prendre en patience. Mais sa rareté n'a rien de spectaculaire. Elle a plutôt la forme d'un effacement : un geste, après tout lui aussi quotidien, qui indique ta place, la mienne, la place d'un autre encore, et qui se retire.

L'histoire, ou ce que nous avons cru être l'histoire moderne de l'humanité, ou l'existence d'une humanité historique, nous a privés de poésie parce que cette histoire voulait passer pour l'absence d'excès et de défaillance, pour la puissante égalisation des mots et de la nature, pour l'avènement d'un homme qui ne serait pas un arpenteur, mais un créateur, et dont le geste serait ineffaçable. Désormais, les œuvres de ces créateurs jonchent en morceaux le territoire. Nos places sont brouillées, ou mal déterminées (où es-tu, maintenant ?). Il faut faire un nouveau relevé. Il ne faut plus imaginer, ni que nous ayons à créer, ni qu'un antique pouvoir de création ait été perdu. Il nous faut simplement la poésie, avec la justice.